

ALI EL-KENZ^[*]

Présentation

Ce numéro des cahiers du C.R.E.A.D. est entièrement consacré au Complexe véhicules industriels de Rouiba. Il présente aussi bien des communications que les débats suscités par ces dernières lors d'une journée d'étude réunissant, le 06 janvier 1987, des universitaires et des cadres gestionnaires du complexe.

Cinq communications ont été présentées couvrant les aspects essentiels du complexe (technique, organisationnel, humain...).

Cependant l'intérêt de ce numéro ne tient pas seulement dans la présentation de ces communications mais dans le fait que la journée d'étude ait donné l'occasion d'échanges fructueux entre chercheurs d'université et opérateurs d'industrie.

On peut dater l'industrie algérienne, elle a l'âge de l'adolescence. 20 ans pour la sidérurgie et les mines, un peu moins pour les hydrocarbures ; 15 ans pour la mécanique et la cimenterie, 10 ans pour l'électronique et la chimie... Sa jeunesse se mesure à celle de ses effectifs : moins de 10 % ont l'âge de la retraite, le gros des travailleurs a entre 35 et 40 ans ; mais aussi à son inachèvement : les branches mises en place sont largement incomplètes, d'autres restent à investir. Elle se mesure enfin à la fragilité de l'expérience accumulée : on ne sait pas encore investir avec toute l'efficacité voulue, on maîtrise mal l'outil de production dans ses dimensions technique, organisationnelle, humaine, mais surtout on n'a pas encore appris à capitaliser cette expérience sous la forme d'une mémoire, d'une mémoire collective et donc nécessairement construite, non aléatoire, qui seule peut lui faire franchir le cap de la maturité.

De ce qui vient d'être dit de l'industrie, on peut le redire sans rien y changer de l'Université.

De l'une et de l'autre, on peut affirmer que leur jeunesse et leur inexpérience conjointes les ont amenées à évoluer parallèlement l'une à l'autre, dans une indifférence mutuelle qui a favorisé chez la première, une dépendance continue vis-à-vis des bureaux d'études étrangers, chez la seconde une désinformation relative vis-à-vis de cette expérience nationale.

Bien sûr l'Université a beaucoup écrit sur ce que l'industrie a fait, n'a

pas fait ou aurait dû faire, mais, c'était plus pour elle-même, pour

rédigier des thèses et délivrer des diplômes dans une logique "d'auto-formation" de type circulaire que pour répondre à des besoins et des hypothèses théoriques construites à partir d'une investigation empirique systématique.

On a ainsi parlé de De Bernis et de Taylor, de Hirschmann et de Fayot et de dizaines d'autres auteurs mondialement connus, mais on en est souvent resté là, sans bien chercher à déterminer les significations concrètes des écrits de ces auteurs sur le terrain de l'expérience algérienne d'industrialisation.

De même, l'Industrie a beaucoup parlé de recherches, de recherche-développement, mais en reprochant à l'Université de "n'être pas à la hauteur" et en cherchant ailleurs des solutions qui ne pouvaient être que locales pour des problèmes qui étaient locaux.

Cloisonnées dans leurs espaces respectifs, l'Industrie et l'Université se sont ainsi développées en se tournant quasiment le dos, s'interdisant par là-même de puiser l'une et l'autre dans leurs expériences différentes des matériaux qui auraient enrichi l'une et l'autre. L'Industrie demandait à l'étranger des instruments théoriques qui pouvaient être disponibles à quelques pas de ses usines dans les instituts nationaux ; l'Université s'informait à Paris, à Londres ou au Caire de ce qu'elle aurait pu ramasser à pleines mains à Arzew, Rouiba ou El-Hadjar.

Résultats : à l'Université, il n'y a pas encore de magister de recherche ouvert à des non-enseignants, à des chercheurs venus de l'industrie, de l'agriculture ou d'autres secteurs qui pourrait, grâce à leur riche expérience professionnelle, être d'un apport précieux pour les laboratoires des instituts. De même, dans les entreprises, il n'y a pas encore de structures d'accueil viables qui pourrait non seulement recevoir et guider les chercheurs de l'Université, mais aussi participer aux investigations universitaires.

En ce sens, le cas du Complexe Véhicules Industriels de Rouiba est exemplaire : il a été pour l'Université du Caroubier mais aussi pour d'autres instituts un véritable laboratoire "ex vitro" de l'expérience industrielle en Algérie et a permis à des dizaines de chercheurs de toutes les filières des sciences sociales de mener leurs recherches sur les thèmes les plus divers allant de la formation professionnelle au transfert de technologie, du simple mémoire de fin de licence au Doctorat d'Etat.

L'équipe "Economie et Sociologie du Travail" du CREAD a saisi cette occasion pour en faire une valeur d'exemple et apprécier les effets pédagogiques que peut avoir une institution industrielle sur la formation universitaire.

Mais la journée d'études organisée conjointement par les responsables du C.V.I. et les chercheurs du CREAD a révélé plus que cela.

L'expérience accumulée par le C.V.I. est immense et reste presque toute entière à explorer. L'histoire de sa construction est encore à faire,

qui révélera des données inédites sur les problèmes de transfert de technologies tandis que son fonctionnement actuel éclairera les chercheurs non seulement sur les problèmes de productivité chers aux économistes mais aussi sur ceux de l'organisation du travail (rotation, rémunération etc...) qui intéressent les sociologues ; il y a encore des données comme la motivation, le climat et l'ambiance de travail qui commencent à intéresser les psychologues tandis que se profilent à l'horizon de nouveaux centres d'intérêts articulés sur les problèmes plus complexes des relations entre travail et culture, identités sociales et identités professionnelles etc...

Le champ d'investigation est immense mais ici, à la différence d'autres situations, les responsables de l'entreprise en sont non seulement conscients, mais attendent de la recherche universitaire cette dynamique dans la démarche qui l'a si peu caractérisée jusqu'alors. Ils rejoignent ce faisant la volonté de recherche que le CREAD veut étroitement imbriquée aux formes empiriques de notre développement et qui seul lui permettra d'atteindre des objectifs théoriques universels.

Notes

[*] Chercheur associé au CREAD. Responsable de l'équipe de recherche : "Economie et sociologie du travail".